

“ Hollywood Nurses ” en Allemagne de l’Ouest

Suzanne Kreutzer, Éliane Rothier Bautzer

▶ **To cite this version:**

Suzanne Kreutzer, Éliane Rothier Bautzer. “ Hollywood Nurses ” en Allemagne de l’Ouest. Recherche et formation, 2014, pp.19 - 32. 10.4000/rechercheformation.2220 . hal-03433658

HAL Id: hal-03433658
https://hal.science/hal-03433658

Submitted on 17 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RECHERCHE & FORMATION

Recherche et formation

76 | 2014
***Care* et professions de santé**

« Hollywood Nurses » en Allemagne de l'Ouest

Biographies, images de soi et expériences d'infirmières de formation universitaire après 1945

"Hollywood Nurses" in West Germany

Suzanne Kreutzer

Traducteur : Éliane Rothier Bautzer

revues.org

Édition électronique
URL : http://rechercheformation.revues.org/2220
DOI : 10.4000/rechercheformation.2220
ISSN : 1968-3936

Éditeur
ENS Éditions

Édition imprimée
Date de publication : 19 novembre 2014
Pagination : 19-32
ISBN : 978-2-84788-758-7
ISSN : 0988-1824

Distribution électronique Cairn

CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

Référence électronique
Suzanne Kreutzer, « « Hollywood Nurses » en Allemagne de l'Ouest », *Recherche et formation* [En ligne], 76 | 2014, mis en ligne le 19 novembre 2017, consulté le 21 novembre 2017. URL : http://rechercheformation.revues.org/2220 ; DOI : 10.4000/rechercheformation.2220

© Tous droits réservés

« Hollywood Nurses » en Allemagne de l'Ouest

Biographies, images de soi et expériences d'infirmières de formation universitaire après 1945

> Suzanne KREUTZER
Fachbereich Pflege und Gesundheit, Münster (Allemagne)

Traduction : Éliane ROTHIER BAUTZER

RÉSUMÉ : L'école d'infirmière de l'université d'Heidelberg fut fondée en 1953 à l'initiative de la fondation Rockefeller pour former scientifiquement une nouvelle « élite du nursing », pionnière de la professionnalisation du corps infirmier en République fédérale d'Allemagne. Son concept « américain », perçu comme formant des infirmières « hollywoodiennes » élitistes, menaçant l'idée traditionnelle chrétienne d'un bon travail infirmier axé sur le *care,* provoqua une levée de boucliers et des tensions avec les autres groupes d'infirmières, mais nombre des premières professeures allemandes en sciences infirmières y furent formées.

MOTS-CLÉS : Allemagne, formation et enseignement professionnels, apprentissage professionnel

Cet article a été traduit et adapté de l'anglais par Éliane Rothier Bautzer[1].

Après la seconde guerre mondiale, le soin infirmier allemand ne reposait pas sur une formation théorique développée. Une « bonne » infirmière avait avant tout « bon cœur » et la tradition voulait que le cœur d'une infirmière soit éduqué par l'exercice de tâches pratiques de soins infirmiers et par l'inscription dans la

1 "Hollywood Nurses" in West Germany: Biographies, Self-Images, and Experiences of Academically Trained Nurses after 1945, Nursing History Review, Volume 21, Number 1, 2013, p. 33-54(22), Editions Springer Publishing Company. Avec l'accord et la relecture de l'auteur, nous avons dû réduire certains passages lors de la traduction en les synthétisant afin de rester dans le cadre des articles proposés dans ce numéro. Nous renvoyons donc les lecteurs au texte original pour accéder à l'article intégral et à l'ensemble des notes de bas de page qui inclut les références bibliographiques.
Remerciements de l'auteur : cet article est fondé sur le projet de recherche, « Rationnalisation du nursing dans l'Allemagne de l'Ouest et aux États-Unis : une histoire comparative des échanges d'idées et de pratiques entre 1945 et 1975 », sponsorisé par la fondation allemande de recherche. Je souhaiterais aussi remercier le centre des archives Rockefeller et la fondation Robert Bosch pour leur aide financière. Enfin, je suis redevable à Patricia D'Antonio et Karen Nolte pour leurs commentaires sur cet article et à Margot Saar pour la traduction de l'allemand à l'anglais.

communauté des sœurs chrétiennes. Jusqu'au début des années cinquante, les infirmières d'Allemagne de l'Ouest étaient influencées par le système monastique dont elles étaient issues et par ses principes de charité chrétienne. Les infirmières passaient l'essentiel de leur temps d'apprentissage sur le terrain des soins et acquéraient les compétences et les notions de déontologie requises auprès de leurs collègues expérimentées. Les cours théoriques dispensés à l'école d'infirmière rattachée à l'hôpital n'occupaient qu'une place mineure dans leur formation, qui était centrée sur l'expérience pratique tant au niveau initial que par la suite. Ainsi, la qualification des surveillantes et des formatrices d'infirmières reposait sur leurs années d'expériences pratiques, et non sur une formation théorique plus avancée.

C'est contre ce mode de fonctionnement qu'un type de formation totalement nouveau, de nature académique, fut mis en place en 1953 à l'initiative de la fondation Rockefeller et du gouvernement militaire américain. L'école d'infirmière d'Heidelberg, affiliée à la faculté de médecine d'Heidelberg, avait pour but de produire une nouvelle élite infirmière qui ferait avancer la professionnalisation infirmière en Allemagne de l'Ouest. La fondation Rockefeller a créé des écoles semblables dans beaucoup d'autres pays[2]. En fondant l'école d'Heidelberg, la fondation voulait promouvoir son modèle de santé publique, un modèle unifié de programme communautaire focalisé sur la santé des familles au domicile et mettant fortement l'emphase sur la prévention et l'éducation à la santé. Les efforts de la fondation servaient aussi le but de « dénazification » et de démocratisation de l'Allemagne d'après-guerre. Les infirmières, comme les médecins, les sages-femmes, et les autres professionnels de santé, étaient en contact proche avec la population. Ils ont été considérés comme d'importants vecteurs de diffusion d'une nouvelle pensée démocratique.

À ses débuts, l'école d'infirmière d'Heidelberg ne dispensait que des cours de base, mais, au milieu des années cinquante, elle était devenue un centre de formation pour les formateurs d'infirmières. C'était la première institution en République fédérale d'Allemagne à offrir une formation spécifique à la pédagogie du nursing. Afin de valider leur formation, les formatrices d'infirmières de l'école devaient suivre un cursus complémentaire aux États-Unis. En ce sens, l'école d'Heidelberg a joué un rôle central dans le transfert des concepts américains de nursing en Allemagne de l'Ouest. Les diplômées étaient souvent appelées des infirmières « hollywoodiennes », ou « Hollies » pour faire plus court. Bien que

2 L'école d'infirmière d'Heidelberg a été fortement influencée par les écoles de Bruxelles et Genève qui étaient aussi sponsorisées par la fondation Rockefeller, mais dans des conditions très variables selon les écoles. L'école de Bruxelles faisait partie de l'hôpital universitaire car son directeur était aussi le directeur et généralement responsable des soins à l'hôpital. À Heideilberg, le directeur ne dirigeait que l'école d'infirmière ; la direction des soins était entre les mains d'une sœur de la Croix-Rouge, la surveillante Olga von Lersner. L'école de Genève était une institution privée indépendante de l'université. Même si elle avait voulu utiliser l'éducation universitaire, elle n'était pas préparée à envoyer les étudiants dans les services hospitaliers.

l'origine du terme ne soit pas claire, son sens s'appuie sur la comparaison entre ces infirmières et les acteurs hollywoodiens, sous-entendant qu'elles se contentaient de jouer les infirmières et n'étaient pas de « vraies » infirmières allemandes. Dans le paysage du nursing Ouest-Allemand, l'école réformiste « américaine » a rencontré une forte résistance. C'est un bon exemple des énormes conflits qui peuvent résulter du transfert international des concepts relatifs aux soins infirmiers et aux formations qui leur sont associées.

Les départements de sciences infirmières établis dans les universités depuis les années quatre-vingt-dix ouvrent une perspective particulière sur l'histoire de l'école infirmière d'Heidelberg. La résistance à la réforme américaine a été perçue comme une preuve du retard de la tradition infirmière allemande. Aux yeux des membres du corps infirmier scientifique contemporain, le retard dans l'introduction de formations exigeantes en Allemagne, en comparaison avec les États-Unis, découle de la forte influence de la conception chrétienne du devoir[3] (ainsi que de la notion corollaire d'« humilité professionnelle féminine »).

Cet article propose une discussion critique de l'idée de progrès lié à l'exemple américain. Il étudie les conflits occasionnés par le concept de réforme de l'école ainsi que leurs enjeux sur le plan social. Dans quelle mesure le nouveau modèle remettait-il en question les conceptions traditionnelles du nursing et sur quoi, exactement, était basée la résistance qu'il a rencontrée ? Bien que l'école ait échoué au regard des idéaux actuels d'académisation, elle proposait un modèle éducatif innovant au moment de sa fondation, en 1953.

Cet article analyse les opportunités que les écoles de nursing offraient aux femmes ainsi que les limites qu'il leur imposait. Il se concentre principalement sur la formation infirmière de base, qu'il envisage à travers la perspective de ses participantes allemandes.

Les descriptions se basent en partie sur des entretiens biographiques avec cinq femmes ayant validé leur formation à l'école d'infirmière d'Heidelberg dans les années cinquante et au début des années soixante. Toutes les cinq ont occupé des postes à responsabilités et enseigné dans des cursus de formation d'infirmières jusqu'à leur retraite, deux d'entre elles à l'école d'Heidelberg. Leur formation a représenté le premier pas d'une riche carrière, qui fut finalement couronnée de succès malgré les difficultés qu'elles ont rencontrées. Rétrospectivement, leurs récits sont donc globalement positifs, bien qu'elles fassent état de conflits survenus pendant leur formation. Toutes les élèves du programme de formation n'ont pas eu autant de succès, et certaines d'entre elles auraient certainement raconté une autre histoire. Les descriptions sont aussi basées sur des sources écrites tirées des archives de l'université. Les correspondances et les formalités concernant

3 L'exemple le plus probant de cette conception est donné par les associations de couvents, mais elle était partagée par la majorité des infirmières de l'Allemagne d'après-guerre.

la fondation de l'école d'infirmière ainsi que les registres propres à l'école sont particulièrement intéressants car ils fournissent des informations sur le cadre global, la fondation de l'école, les intérêts en jeu et les conflits occasionnés. La combinaison des documents écrits et des récits oraux nous permet de positionner ceux-ci dans leur contexte historique de manière relativement précise et d'opérer une évaluation raisonnablement fiable de leur contenu.

1. Créer l'école d'infirmière de Heidelberg, des intérêts allemands et américains

Dès 1946, les représentants de la fondation Rockefeller se sont rendus en Allemagne pour envisager la manière dont la fondation pouvait participer à la reconstruction du pays et guider le retour des anciens ennemis dans la « famille des nations ».

Ils étaient surtout intéressés par la réorganisation de l'éducation et des sciences selon des principes démocratiques. Le gouvernement militaire américain salua l'initiative, et en particulier son engagement envers la santé publique. La prévention du développement des maladies contagieuses et l'amélioration de la santé générale dans l'Allemagne d'après-guerre pouvaient, après tout, bénéficier également aux membres des forces américaines. De surcroît, les activités philanthropiques de la fondation Rockefeller représentaient un programme idéal en « complément » de l'occupation militaire. La diffusion d'une image positive des États-Unis était l'un des objectifs les plus importants de la politique américaine dans l'Allemagne d'après-guerre.

En complément de la puissance militaire, la « soft power » était aussi nécessaire pour montrer les bénéfices des valeurs sociales américaines en contraste avec celles des nazis puis, quand vint la Guerre froide, avec l'Union soviétique. Le travail de soutien de la fondation Rockefeller était une composante cruciale du dispositif de la *soft power* américaine.

Le gouvernement militaire américain n'a certainement pas eu l'intention de réorganiser la situation en termes de genre. Bien qu'elles représentaient environ 60 % de la population d'après-guerre, les femmes ne devinrent que bien plus tard une cible des efforts de démocratisation. La section militaire des affaires féminines, fondée en 1948, ne disposait pas des ressources financières et humaines nécessaires pour avoir un impact. La fondation Rockefeller ne cherchait pas non plus à donner plus de pouvoir aux femmes, mais elle travaillait à promouvoir son approche de la santé publique, dont le nursing était une partie cruciale. Si les femmes en tiraient profit, c'en était avant tout un effet secondaire.

La section santé publique du bureau local du gouvernement militaire et le consultant infirmier du gouvernement militaire américain ont d'abord contacté l'université d'Heidelberg en 1946 en proposant la création d'un collège de nursing.

L'université a montré peu d'intérêt dans un premier temps. Au vu de la tradition allemande en matière de formation, la proposition devait sembler étrange. Ce n'est qu'un an plus tard, quand la fondation Rockefeller s'est engagée en offrant un soutien financier, que l'intérêt de la faculté de médecine s'est manifesté.

Les négociations suivantes étaient principalement le fait de représentants de la fondation Rockefeller et de l'université d'Heidelberg. Elles faisaient partie d'un plan plus large de la fondation qui consistait à établir un institut de santé publique à Heidelberg. L'université était encline à coopérer, espérant davantage de financement pour développer sa faculté de médecine ou encourager la nouvelle génération de scientifiques par des échanges avec les États-Unis.

Le projet d'établir un institut de santé publique a finalement échoué mais les espérances en matière de financement de la fondation Rockefeller ont considérablement contribué à établir l'école d'infirmière réformée. L'école de santé publique échoua surtout à cause des fondements biomédicaux et curatifs de la médecine allemande d'après-guerre. La tradition de médecine sociale avait été interrompue pendant le national-socialisme et le concept de santé publique n'était pas intégré dans l'éducation médicale d'après-guerre.

Ceux qui étaient en faveur de l'établissement d'une école d'infirmière réformée au sein de la faculté de médecine étaient aussi très inquiets à l'idée d'une « surpopulation de femmes diplômées ». Ils craignaient de les voir envahir les universités à cause du manque d'hommes et de la réduction des chances de mariage. Une formation infirmière supérieure, plus orientée scientifiquement, pouvait alors être un moyen de réduire le nombre d'étudiantes en médecine et de rediriger les filles diplômées des lycées vers une vocation considérée comme plus « convenable ».

La faculté de médecine poursuivait sa longue tradition de discrimination à l'égard des femmes dans la discipline. À la fin du XIX^{e} siècle, les écoles de médecine étaient les plus farouches opposantes à la présence de femmes étudiant à l'université.

À la fin des années quarante, l'exclusion par principe des femmes étudiantes n'étant plus acceptable, la possibilité de les rediriger vers une formation supérieure jugée plus convenable, telle qu'une préparation au métier d'infirmière, était plus que bienvenue.

Sept ans se sont écoulés entre la première proposition d'école de nursing en 1946 et son ouverture officielle en 1953. Les parties engagées ont eu à s'entendre sur le concept et le financement de l'école. Les formateurs d'infirmiers devaient être éduqués aux États-Unis, ce qui s'était avéré problématique. La régulation stricte des visas concernant les anciens membres du parti nazi obligeait certaines candidates qualifiées à attendre plus d'un an pour avoir une permission d'entrée sur le sol américain. Quand l'école d'infirmière d'Heidelberg a finalement ouvert ses portes en 1953, la fondation Rockefeller avait financé la construction et les fournitures des

salles de cours, des bureaux et de la bibliothèque de l'école. Elle avait aussi fourni des fonds dédiés aux supports éducatifs et aux voyages d'études. Par la suite, son soutien s'est concentré sur la construction et l'équipement des locaux et, à partir de 1955, l'université était seule responsable de leur maintenance.

2. Le concept de l'école de nursing d'Heidelberg

Le concept de l'école de nursing différait fondamentalement de la tradition de formation de l'Allemagne de l'Ouest. Au début des années cinquante, la plupart des jeunes filles qui choisissaient de devenir infirmières n'étaient guère allées plus loin que l'école élémentaire. La formation des infirmières comportait seulement 200 heures de théorie, dispensées sur une période d'un an et demi. Le temps de formation pouvait être prolongé selon les régions et, à Heidelberg, il atteignait deux ans. Les étudiantes étaient définitivement considérées comme des membres du personnel soignant dès le début de leur cursus.

Le modèle de l'école d'Heidelberg divergeait considérablement de ces principes. Elle proposait une formation en trois ans, recrutant essentiellement des diplômées du lycée. L'un des aspects les plus innovants était que les élèves n'étaient pas perçues comme faisant partie du personnel des services hospitaliers ; c'était la condition de base pour que la fondation Rockefeller finance l'école. De plus, les élèves étaient seulement autorisées à participer aux tâches relevant strictement du nursing. En retour, elles avaient à payer l'école. Le nombre de cours théoriques passait à 1 200 heures, six fois le temps légal requis. Les étudiantes suivaient des cours à l'université, notamment à l'école de médecine. Le fait qu'elles ne soient pas envoyées travailler dès le premier jour de leur formation soulignait l'importance attachée à la formation théorique comme fondement de la formation. Les élèves étaient préparées à la pratique infirmière par un cursus d'introduction.

Bien que l'école d'Heidelberg fût considérée comme une école supérieure du programme de formation infirmière, l'académisation du champ est demeurée restreinte. Les directrices et formatrices d'infirmières n'avaient pas de qualifications universitaires ; elles étaient en conséquence perçues comme des enseignants de seconde classe dans la faculté de médecine.

Le directeur de l'école était un professeur de la faculté, représenté par la matrone, comme le stipulait la loi sur la profession d'infirmière. Les élèves de l'école d'infirmière suivaient des cours à l'école de médecine mais n'en étaient pas diplômées. Elles passaient les examens habituels de nursing.

3. Les critiques provenant des associations de couvents

L'école manquait d'appuis dès ses débuts. Les puissants couvents de Caritas, d'Inner Mission et de la Croix-Rouge allemande refusaient de coopérer. La première matrone de l'école d'infirmière Olga von Lersner et le premier professeur de nursing

Suzanne Sonntag furent recrutés parmi les sœurs de la Croix-Rouge, mais quand elles prirent poste, l'association religieuse leur demanda de quitter les ordres. Dans le monde infirmier ouest-allemand, c'était un très mauvais départ pour l'école. Dans le contexte de la crise économique suivant la seconde guerre mondiale, les couvents accueillaient une nouvelle vague d'étudiantes. Les programmes de formation et de pension qu'ils proposaient étaient très intéressants pour les femmes et en particulier pour les nombreuses jeunes femmes réfugiées des anciens territoires de l'est du Reich allemand. Ils leur apportaient non seulement un logement et une subsistance, mais aussi un nouveau foyer et un milieu social. Qui plus est, les couvents protestants et catholiques étaient perçus comme politiquement inoffensifs par la puissance occupante de l'Ouest. Ils avaient donc le pouvoir de définir le cadre des bonnes pratiques et de la déontologie infirmières dans l'Allemagne d'après-guerre. Ils insistaient sur l'expérience pratique supervisée et s'opposaient également à l'élitisme social qu'impliquait le fait de n'admettre que des étudiantes diplômées du lycée. Ils craignaient qu'une telle formation infirmière entraîne une division entre des infirmières « supérieures » et des infirmières « ordinaires », engendrant une hiérarchisation diamétralement opposée aux principes du nursing chrétien.

Jusqu'au début des années cinquante, le concept de nursing holistique prévalait en Allemagne de l'Ouest, ce qui signifie que chaque infirmière dispensait l'ensemble des soins requis à un groupe de patients, incluant toutes les tâches de nettoyage du service hospitalier. La continuité du soin au lit du patient était envisagée comme un aspect essentiel du bon nursing car les patients ne devaient pas avoir à être confrontés au changement de personnels. La formation du nursing pour les femmes avec un plus haut niveau d'éducation risquait de contrarier le système établi car ces femmes ne seraient probablement pas prêtes à effectuer les tâches de femmes de ménage. L'école d'infirmière d'Heidelberg remettait en question la vision chrétienne fondamentale de ce que devait être la bonne pratique d'infirmières attentionnées.

Les couvents recrutaient aussi des filles de familles aisées et, depuis le XIX^{e} siècle, y trouvaient leur compte en les assignant à des postes à plus forte responsabilité. Mais ils recrutaient des femmes de tous niveaux scolaires et toutes classes sociales, le principal critère de sélection étant qu'elles devaient être de bonnes chrétiennes et promettre de devenir des membres à part entière de la communauté des sœurs. Les positions dans les ordres n'étaient pas uniquement déterminées par le statut social, et les carrières professionnelles des infirmières variaient considérablement. Pour les sœurs, le service à la communauté et aux êtres humains n'était pas séparé entre tâches supérieures et inférieures en termes de valeur. L'idée même de formation supérieure infirmière menaçait sur un plan essentiel l'image de soi des infirmières affiliées aux couvents.

Un représentant de l'association Caritas affirma que l'école d'Heidelberg était généralement trop « américaine ». Une infirmière allemande, déclarait-il, suivait sa vocation intérieure et ne demandait pas de glamour extérieur en plus. Cet argument

était basé sur de profonds sentiments antiaméricains qui ont émergé en Allemagne à la fin du XIX[e] siècle, et ont été alimentés par les stéréotypes populaires à partir des années vingt. L'Amérique était synonyme de « modernité » ou de « société moderne », une société qui pouvait produire une technologie supérieure mais qui était commerciale et consumériste, « dénuée d'âme » et finalement inférieure à la culture traditionnelle allemande. La comparaison opposant la profondeur et l'essence allemande au matérialisme superficiel américain, telle qu'elle est proposée en 1948 par le représentant de l'association Caritas, a joué un rôle important dans ces stéréotypes nationaux.

Après la deuxième guerre mondiale, ces sentiments ont peu à peu perdu de leur substance ; les Américains n'étaient plus des étrangers qui vivaient dans une contrée lointaine. Leur statut de puissance occupante les rendait physiquement présents dans la vie quotidienne, surtout dans la zone américaine dont Heidelberg faisait partie. Les témoignages d'après-guerre montrent combien les Allemands, surtout les enfants et les jeunes, étaient fascinés par les troupes américaines.

Ces rapports quotidiens ont aussi changé les relations qu'entretenaient les soldats américains avec la population allemande. D'ennemis ils sont devenus amis et parfois même conjoints. Dans les années cinquante, le mode de vie américain, symbolisé par les jeans, le coca-cola et le rock'n'roll, commença sa triomphale conquête de l'Allemagne et surtout des adolescents allemands. L'école d'infirmière d'Heidelberg, en tant qu'institution américaine, pouvait alors être particulièrement attractive pour les futurs étudiants.

Les vieilles élites, dont le clergé faisait partie, éprouvaient toujours le besoin de protéger la culture allemande de l'influence américaine. Jusque dans les années soixante, les journaux de la nouvelle classe moyenne éduquée continuaient à promouvoir le rapprochement économique, politique et militaire avec les États-Unis tout en rejetant l'américanisation de la société allemande au titre de l'érosion de la culture humaniste. Le ressentiment envers les Américains exprimé par Caritas a certainement joué un rôle dans le développement initial et l'histoire de l'école d'infirmière d'Heidelberg.

Les couvents ayant beaucoup de pouvoir, leurs critiques n'étaient pas sans effet. Sous la pression de la communauté des sœurs confessionnelles et des charités, les gouvernements local et fédéral ont donc déclaré l'école d'Heidelberg superflue et ont menacé de ne pas la reconnaître légalement. Selon eux, les trois années de formation envisagées et le niveau d'éducation du lycée comme condition d'admission allaient à l'encontre de la loi.

L'école d'infirmière a d'abord été obligée d'introduire un examen après deux ans et de transformer la troisième en année de formation volontaire en vue d'une spécialisation dans un secteur particulier, tel que celui d'infirmiers de paroisse. L'école ne put maintenir le diplôme de lycée comme condition d'entrée, demandant

seulement aux candidates d'avoir validé quelque parcours éducatif que ce soit. Ces adaptations étaient certainement motivées par la crainte de manquer de candidates diplômées du lycée au moment des admissions. En 1954, l'école d'Heidelberg comptait 52 étudiantes, dont 22 sortaient du lycée et 25 d'autres écoles secondaires, et 5 avaient seulement une éducation élémentaire. Bien que la nouvelle école ait probablement été plus attractive pour beaucoup de diplômées de lycée par rapport aux autres programmes de formation, l'attrait de la profession d'infirmière en tant que telle était limité.

Cependant, le niveau d'éducation des étudiantes n'était pas directement lié à leur niveau social. L'éducation de beaucoup de jeunes femmes issues de familles lettrées avait été interrompue à cause de la guerre, de la crise économique et de l'émigration des territoires de l'est du Reich allemand. Les étudiantes ayant seulement bénéficié d'une éducation élémentaire pouvaient aussi provenir de familles très éduquées. Il est difficile de parler de « classes » dans l'Allemagne d'après-guerre.

4. Biographies de « Hollywood Nurses »

Toutes les femmes que nous avons interviewées viennent de familles aisées et éduquées qui considéraient traditionnellement que le métier d'infirmière était en deçà du statut social de leurs filles. Christa Winter-Von Lersner, fille d'un agronome, a fréquenté l'école d'infirmière d'Heidelberg au début des années soixante. Elle a été diplômée d'un lycée de filles humaniste. Dans l'interview, elle décrit ce qu'une enseignante lui a demandé juste avant qu'elle ne quitte l'école :

> *« Bon, Mademoiselle von Lersner, quels sont vos projets ? » et j'ai dit : « Je me forme pour être infirmière ». Il y eut un silence. Elle regarda le sol, resta silencieuse et me dit après quelques secondes qui me parurent durer une éternité : « Je suppose qu'il faut des gens pour faire des choses comme ça aussi.*

« Des choses comme ça » n'était certainement pas ce que Christa Winter-Von Lersner aurait voulu faire à l'origine. Son souhait aurait été d'aller en École de médecine, mais ses parents ne pouvaient pas se le permettre. Après la sévère privation qui suivit l'après-guerre, beaucoup de familles continuèrent à lutter, pendant les années cinquante et même jusqu'au début des années soixante, plus que les stéréotypes habituels de la « société de consommation » et le « miracle économique » allemand (*Wirtschafswunder)* veulent bien le laisser croire. Christa Winter-Von Lersner a suivi les conseils de sa tante, la première directrice de l'école d'Heidelberg, et s'est contentée de la formation infirmière à Heidelberg.

La formation infirmière avait été à l'origine aussi un second choix pour une autre représentante de l'école. Antje Grauhan a été diplômée du lycée à la fin des années quarante, formée comme infirmière à Heidelberg, et est devenue la directrice de l'école dans les années soixante. Son père avait été médecin-

chef et sa mère avait étudié la médecine pendant cinq ans. D'abord, Grauhan regardait de haut la profession d'infirmière, comme elle l'a expliqué dans son entretien : « J'avais mes doutes. Pas tant envers la profession d'infirmière, mais sur les infirmières… Je pensais qu'elles constituaient un corps médiocre… parce qu'avec mon éducation, j'appartenais davantage au monde des médecins… ». Elle a choisi le mot « médiocre[4] », révélant qu'il était important pour elle de se distinguer des infirmières ordinaires qui n'avaient qu'une éducation élémentaire. En utilisant ce mot latin dans un entretien, elle mettait en valeur son bagage académique.

Grauhan voulait étudier la chimie mais elle a dû changer de projet car son père était mort et sa mère ne pouvait pas financer ses études. Grâce à une connaissance de son père défunt, Grauhan a eu vent de « cette nouvelle formation, en quelque sorte supérieure, intellectuellement stimulante. J'ai pensé que c'était quelque chose que je pouvais faire pour commencer et que je pourrais toujours aller ensuite à l'université. Je pourrais gagner mon propre argent, ce qui rendrait les choses plus faciles ».

Pour Antje Grauhan et Christa Winter-Von Lersner, devenir infirmière représentait un accident historique car leur projet originel d'intégrer l'école de médecine s'était éteint dans le contexte d'après-guerre.

L'école d'infirmière d'Heidelberg était une solution d'urgence qui offrait une éducation scientifique à des jeunes filles au profil éduqué. Comme les directeurs de l'école de médecine l'avaient espéré avant la fondation de l'école, cela offrait aux jeunes femmes une alternative aux études universitaires classiques. Mais, en fait, c'était plutôt une solution d'urgence qu'une alternative satisfaisante. La décision de devenir infirmière plutôt que médecin était avant tout motivée par des considérations financières. La précarité financière, même pour les plus privilégiés, ainsi que la tradition profondément enracinée qui consistait à assurer d'abord à ses fils une bonne éducation, constituaient les barrières les plus importantes à l'entrée des femmes à l'université. Bien que le pourcentage de femmes à l'école de médecine d'Heidelberg ait cru, allant de presque 27 % en 1949 à 30 % en 1956, la ruée annoncée n'a jamais eu lieu[5].

5. L'expérience de la formation infirmière à l'école d'Heidelberg

Comment ce nouveau type d'étudiantes, pour lesquelles les infirmières représentaient plus ou moins « un corps médiocre » et qui se sentaient appartenir plutôt au « côté des médecins », ont-elles vécu leur expérience à l'hôpital universitaire d'Heidelberg ? Toutes celles que nous avons interrogées ont décrit l'environnement immédiat de l'école d'infirmière comme étant très agréable. L'école

4 Le mot médiocre employé ici est fort ; il se rapproche du mot « inférieur ».

5 À la même période, le pourcentage de femmes à l'école de médecine chuta doucement de 29 à 28 %. C'était cependant essentiellement dû au déclin du nombre de femmes en médecine dentaire.

avait son propre bâtiment séparé du reste de l'hôpital. Beaucoup des restrictions habituelles à la vie d'étudiant leur étaient épargnées. Les jeunes femmes logeaient dans des chambres individuelles et n'avaient pas à les partager avec d'autres comme c'était habituellement le cas. Les étudiantes avaient leur propre conseil qui représentait leurs intérêts et définissait même le règlement intérieur avec l'aval du corps enseignant, ce qui était complètement révolutionnaire. Cette représentation faisait partie du programme de démocratisation que la fondation Rockefeller avait envisagé en construisant l'école d'infirmière. Les règles de vie des résidences, établies démocratiquement, laissaient aux étudiantes une grande liberté pour organiser leur temps libre. Elles pouvaient sortir jusqu'à vingt-deux heures passées : il leur suffisait d'avertir un professeur et de prendre la clé de la maison. « On nous donnait une clé, il n'y avait aucun problème, elles voulaient juste savoir quand quelqu'un sortait », expliquait l'une des interviewées[6]. Parce que l'âge de la majorité était encore de 21 ans dans les années cinquante et au début des années soixante, ces arrangements étaient surtout faits pour protéger l'administration de l'école et les professeurs infirmières qui avaient un devoir légal de supervision envers les étudiantes confiées à leurs bons soins.

Il y avait généralement peu de mesures de contrôle ou de restrictions personnelles. Les étudiantes étaient même autorisées à inviter des jeunes hommes dans leurs chambres pendant la journée mais devaient l'indiquer avec un cœur ou une fleur sur leur porte comme signe pour les professeurs. Ce moyen d'éviter des situations embarrassantes était aussi symbolique de l'absence de mesures de contrôle excessives des étudiantes.

Les étudiantes étaient autorisées à fumer, ce qui était également inhabituel. Elles étaient seulement averties qu'« il est néfaste de trop fumer ». Cette liberté aurait été inimaginable dans n'importe quelle autre école d'infirmière d'Allemagne de l'Ouest à cette époque.

Par rapport à la liberté dont jouissaient les autres étudiants de l'université d'Heildelberg, les mécanismes de contrôle social dont les étudiantes de l'école d'infirmière faisaient l'objet étaient plutôt contraignants. Les résidences étudiantes étaient encore inhabituelles, et de nombreux étudiants d'université louaient des chambres dans des maisons privées. Ils étaient donc à l'abri du genre de mécanismes de contrôle communautaire qui apparaissaient dans la résidence des étudiantes infirmières du fait de leur proximité, tant de la résidence qu'au travail. Mais ces mesures entamèrent à peine l'approche libérale de l'école d'infirmière d'Heidelberg. Le point de référence des étudiantes n'était pas tant les conditions de travail et de vie des autres étudiants que celles des autres infirmières en devenir.

6 Susanne Kreutzer : interview avec Gisela Dahlheim, 25 mars 2009. Le nom de l'interviewée a été changé pour préserver son anonymat.

Une interviewée, interrogée sur sa formation à Heidelberg dans le début des années cinquante, a décrit en long et en large les nombreuses fêtes, les concerts, et les spectacles de théâtre où elle s'est rendue et dont certains se tenaient au sein de l'école d'infirmière.

« Les étudiantes n'étaient pas censées se contenter d'apprendre le métier d'infirmière. Il devait y avoir un cadre culturel, et c'était encouragé. On avait des bals, qui étaient très bien. J'ai rejoint la communauté des étudiants catholiques. C'était une atmosphère différente de celle de la formation infirmière… et ça amenait de la vie à l'ensemble. Tout le temps n'était pas consacré au travail infirmier ».

L'offre culturelle variée et le fait que les élèves infirmières avaient l'opportunité d'intégrer la communauté étudiante a certainement dû participer à l'attrait de l'école pour les filles de classes moyennes.

La plupart des conflits dont les étudiantes se souviennent avaient à voir avec leur statut à l'hôpital universitaire. Bien qu'elles fussent soumises à des règles vestimentaires aussi rigoureuses que les autres infirmières, les étudiantes de Heidelberg portaient un uniforme rose, au lieu des traditionnels bleus ou gris ; elles n'étaient pas tenues de le porter en dehors de la clinique, ce qui était également nouveau. Ces particularités vestimentaires reflétaient visiblement leur appartenance à une nouvelle élite infirmière. Sur le terrain, les étudiantes en rose étaient vues d'un œil dubitatif. Un des plus gros problèmes était que, pendant plus de 80 ans, le département de nursing à l'hôpital universitaire avait été sous la direction d'une sœur de la Croix-Rouge qui était contre la réforme américaine. Les deux parties ne pouvaient pas s'ignorer car elles travaillaient dans la même clinique, ce qui ouvrait en permanence la porte au conflit.

La réforme introduisait le principe d'un mentor de pratique. Les formateurs visitaient les étudiants sur le terrain et les instruisaient sur leur travail pratique. La présence de formateurs sur le terrain compromettait l'autorité des infirmières de terrain et présentait une autre source de conflit. La Croix-Rouge avait alors sa propre école d'infirmière, dont les élèves avaient de dix à onze heures de travail par jour. Les étudiantes « Hollywood » pouvaient dépointer après huit heures de travail et avaient plus de jours de repos. Les relations entre les deux groupes d'élèves amenaient leur lot de conflits. L'hôpital pour enfants refusait les élèves de l'école d'Heidelberg, sous prétexte qu'il était trop difficile d'introduire deux sources de droits différents dans l'hôpital. En 1954, l'université obligea l'hôpital pour enfants à accueillir les infirmières de l'école.

En pratique, les privilèges des infirmières « Hollywood » étaient source de problèmes, surtout au niveau des heures de travail réalisées. À partir de 1957, leurs horaires se sont alignés avec ceux des autres. Les élèves elles-mêmes voulaient faire comme les autres. Mais en plus, les étudiantes de l'école d'Heidelberg ne devaient réaliser que les tâches qui concernaient le nursing tandis que les autres étudiantes

devaient aussi accomplir d'autres tâches, dont le nettoyage. Les infirmières des services détruisirent de l'intérieur le concept de formation sur le terrain en donnant des tâches sans intérêt à réaliser aux étudiantes infirmières de l'école d'Heidelberg. Ces dernières devaient en principe s'occuper de patients individuels alors que l'hôpital opérait une division du travail par tâche plutôt que par patients.

Le travail à domicile posait moins de problèmes. Finalement, puisque c'était les sœurs diaconesses et catholiques qui prenaient soin des personnes à domicile en intégrant les soins et le service social, la pratique des infirmières « hollywoodiennes » correspondait davantage au travail des infirmières de paroisse qu'à celui des cliniciennes. Le principe des soins centrés sur le patient correspondait à l'image de soi chrétienne des sœurs et des soins ambulatoires. Les étudiantes étaient bienvenues dans ce secteur comme personnes en renfort et les réserves envers elles se sont dispersées lors de l'exécution en commun de tâches pratiques. L'expérience que faisaient les élèves du travail pratique dépendait donc grandement de leur affectation.

L'école d'infirmière d'Heidelberg a admis jusqu'à 25 étudiantes par an. En 1968, un total de 243 infirmières avaient été diplômées, mais 56 % d'entre elles avaient déjà mis fin à leur carrière. La majorité d'entre elles ont évoqué le mariage et la maternité comme raisons de leur démission. C'est ainsi que le projet de dissémination par leur biais de nouvelles pratiques infirmières s'est évanoui avant l'heure. À la même époque, un tiers d'entre elles avaient des positions d'influence comme le management ou l'enseignement, et dans ce dernier cas, beaucoup sont devenues formatrices d'infirmières à l'université d'Heidelberg. Le modèle fut néanmoins plus facile à appliquer ailleurs quand les écoles eurent augmenté leur nombre d'heures d'enseignements théoriques, à partir des années soixante.

Conclusion

Les réserves sur le modèle américain étaient associées à la crainte que le nursing puisse perdre ses qualités de *care*, alliées au système holistique chrétien du nursing. Les résultats de ce travail montrent combien il est nécessaire de penser plus profondément les raisons de la résistance à la modernisation du nursing et d'explorer ses implications sociales.

Le concept proposé par la fondation Rockefeller s'est développé avec les sœurs diaconesses et catholiques, et leurs activités de santé publique à domicile, en fonction de l'environnement allemand, mais pas sur un modèle d'« américanisation » pur et dur.

À partir de 1957, la société allemande s'est transformée radicalement. Le concept traditionnel de sacrifice de soi a perdu son attrait pour les jeunes femmes. Le progrès médical a transformé la demande de personnel. Une éducation plus poussée, la réduction des heures de travail et la libéralisation des règles des

écoles commencèrent à caractériser même les institutions religieuses. Dans les années soixante, le nursing devint une activité moderne qui pouvait être pratiquée à mi-temps par des femmes mariées.

En tant que cadre de formation universitaire, l'école d'infirmière d'Heidelberg a joué un rôle important pour la professionnalisation des écoles d'infirmière ouest-allemandes.

Au demeurant, du fait de son statut spécial et de l'implication de la fondation Rockefeller, l'école d'Heidelberg resta longtemps la seule à pouvoir durablement s'abstenir de considérer les élèves infirmières comme des professionnelles dès le début de la formation.

Suzanne KREUTZER
kreutzer@fh-muenster.de

Abstract • Keywords

"Hollywood Nurses" in West Germany: Biographies, Self-Images, and Experiences of Academically Trained Nurses after 1945

ABSTRACT: The School of Nursing at Heidelberg University was founded in 1953 on the initiative of the Rockefeller Foundation to generate new, scientifically trained nursing elite to advance the professionalization of nursing in West Germany. The "American" concept met massive resistance. Its "superior nursing training" was seen as creating "Hollywood nurses", a threat to the traditional Christian understanding of good, caring nursing. Intense social conflicts also caused problems with other groups of nurses. The school nevertheless played a very important role as a "cadre academy" in the history of professionalization. Many of the first German professors in the nursing sciences trained or underwent further training in Heidelberg.

KEYWORDS: Germany, vocational education and training, apprenticeship